

LE LAC DU LAUZET.

MOEURS FRANÇAISES. - XVIII^e SIÈCLE.

Au pied d'un rocher qui couronne une citadelle, entre deux montagnes, et au confluent du Buech et de la Durance, dont les deux rives communiquent par un beau pont, voyez-vous cette ville qui, placée à plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, commande les deux vallées de la Durance et du Buech ? C'est la ville de Sisteron. Je ne veux vous parler aujourd'hui ni de son châteaufort, où fut renfermé Casimir, frère de Ladislas VII, roi de Pologne, avant que cet illustre prisonnier eût été transféré à Vincennes ; ni de la tour dont les voûtes s'élèvent encore à la tête du pont de la Durance, et que les comtes de Provence avaient fait construire pour défendre leur bonne ville de Sisteron; ni du puits d'Enfer, vallée profonde qu'on -remonte à quelques pas au-dessus de cette ville, et sur laquelle on avait jeté autrefois un pont qui n'existe plus. - Non, ce n'est rien de tout cela que je choisis pour le sujet de notre entretien, mais tout simplement le faubourg de Sisteron. Portez les yeux, et remarquez s'il vous plaît cette petite maison qui se montre en saillie sur l'avant-scène de ce joli paysage. Cette maisonnette existait déjà il y a plus de cent ans, et elle appartenait à un honnête garçon connu et estimé de toute la contrée. Ce garçon-là se nommait Césaire. Demeuré orphelin dès son bas-âge, il fut envoyé par son oncle dans les plaines de la Camargue, chez un riche cultivateur dont il garda les troupeaux. Aux approches du printemps, le jeune pâtre, à la tête des brebis qui lui étaient confiées, retournait dans la Provence et menait son troupeau dans la vallée de Barcelonnette.

Longtemps Césaire s'acquitta de ce devoir avec l'insouciant gaité de ses compatriotes, et nulle émotion ne faisait palpiter son coeur lorsque, franchissant l'étroit défilé que laissent entre eux la Croix de Colbas et le Joug de l'Aigle, il côtoyait avec ses brebis la gorge horrible au fond de laquelle l'Ubaye roule ses flots. C'était avec une égale indifférence qu'il passait le fort Saint-Vincent, qui se dresse avec fierté sur le premier étage de la Croix de Colbas. Les montagnes blanches, les plus hautes, de cette partie de la Provence, n'attiraient pas davantage son attention. Enfin, la Siolane offrait son dôme superbe aux regards de l'adolescent, mais n'obtenait pas de lui le plus léger tribut d'admiration.

Seulement, quand il découvrait de loin les premières cabanes du bourg de Lauzet, il soupirait et l'on voyait la joie rayonner sur toute sa figure. C'est que l'une des chaumières du Lauzet, la plus rapprochée du lac où ce bourg aime tant à se mirer, renfermait une jeune fille un peu moins âgée que Césaire, mais qui, à son passage, ne manquait jamais de lui souhaiter la bienvenue. Cette jeune villageoise, nommée Truphémette, était la fille de l'un des cultivateurs les plus aisés -de l'endroit ; aussi était-elle fière et ambitieuse. Les garçons du hameau la taxaient même de beaucoup d'orgueil, et s'en vengeaient à mi-voix par des épigrammes. Comment donc Truphémette avait-elle adouci sa fierté en faveur de Césaire ? C'est que Césaire était à ses yeux un garçon sans conséquence : elle le voyait trop bas placé au-dessous d'elle pour qu'il osât prétendre à sa main, et la même vanité qui la rendait dédaigneuse pour ses pareils, l'humanisait à l'égard d'Un pauvre petit pâtre indigent.

Une année, je ne sais plus laquelle, mais il y a bien de cela cent dix ou douze ans, une cousine de Truphémette, mariée au bourg de Méolans, accoucha d'un garçon; elle pria Truphémette d'être sa marraine, et, selon la coutume du pays, de choisir un parrain. Les jeunes villageois du Lauzet n'en furent pas plutôt instruits qu'ils se donnèrent le mot, et pour punir la vaniteuse Truphémette, ils convinrent qu'aucun d'eux ne consentirait à tenir avec elle le nouveau-né sur les fonts baptismaux. Malheureusement pour eux, mais fort heureusement pour notre jolie

villageoise, les conspirateurs furent entendus et le complot découvert ; par qui ? on le devine ; par Césaire. Dès que le jeune pâtre put quitter un instant son troupeau, il accourut à toutes jambes, arriva tout essoufflé à la cabane de Truphémète, y jeta un regard ; n'apercevant pas la petite paysanne, il se dirigea vers le lac, et l'y distingua, portant au bras un panier que son père avait rempli de poissons. A son air interdit, à la rougeur de son front, à sa contenance embarrassée, le père de la villageoise conçut d'abord un vague soupçon, et porta sur sa fille un regard scrutateur et sévère. Mais comme il n'y lut que l'expression d'une modeste et vertueuse assurance, jointe à un sourire de bonté Pierre le Loire, ainsi se nommait le père de la candide paysanne, se rassura complètement, et s'adressant à Césaire :

- Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, que viens-tu nous apprendre? As-tu éprouvé quelques malheurs, et les loups du mont Viso t'auraient-ils enlevé quelques brebis ?

- Merci de votre intérêt, père le Loire, lui répondit Césaire en le saluant ; grâce à Dieu et à saint Truphème, pas une de mes brebis n'a été croquée, ce qui pourtant pourrait bien arriver si je restais ici autant que je le voudrais. Je vais donc vous dire Men vite ce qui m'amène ; c'est que, voyez-vous, les jeunes gens du Méolans et du Lauzet ont appris que Truphémète devait, dans trois jours, être la lorraine de son petit-cousin.

- Et puis? demanda Truphémète.

- Et puis, ils sont tous convenus que pas un d'eux ne voudrait être parrain.

- Pas un d'eux? s'écria le père le Loire, et ils feraient cet affront à ma fille? Pour quelle raison, Césaire ? Dis-le moi, pour quelle raison?

- Ah ! père le Loire, la raison...

- Oui, Césaire, oui, la raison? moi aussi, je veux la savoir ! reprit Truphémète.

- Éh bien, voyez-vous ? c'est qu'ils disent, comme cela, que si vous les rencontrez, vous ne les saluez pas, où si vous les saluez, c'est avec un air si protecteur, si dédaigneux, qu'ils en sont plus humiliés que réjouis.

:- J'entends; ils veulent me punir; c'est à merveille, et je le mériterais si mon choix s'arrêtait, sur l'un d'eux ; aussi m'en garderais-je bien.

- Comment feras-tu donc? lui demanda son père.

- Me laissez-vous libre dans mon choix? repartit Truphémète?

- Entièrement.

- Et je puis choisir qui je voudrai ?

- Qui tu voudras.

- Hé bien donc, je choisis Césaire.

- Vous me choisissez ?

- Certainement ; est-ce que tu es du complot ?

- Moi, Truphémète ? le pensez-vous ? "

- Par conséquent tu acceptes ?

- Sans doute, mais je suis si pauvre...

- Il n'est pas question de cela, dit le père le Loire ; nous ferons tout ce qu'il faudra. »

Césaire remercia d'un coup d'oeil le bon paysan à qui Truphémète sauta au cou ; après quoi le père et la fille s'en retournèrent dans leur chaumière, et le pâtre auprès de ses brebis.

A trois jours delà, la cloche de la petite église de Méolans carillonnait le plus joyeusement du monde, et Truphémète, un enfant dans ses bras, suivie du père le Loire et de Césaire, auxquels s'étaient réunis le mari et les parents de la nouvelle accouchée, se dirigeaient vers la paroisse où les attendait le curé. En approchant du temple rustique, Césaire ne songea point à en examiner l'extérieur ; sans cela il eût certainement admiré le magnifique cadran solaire que le pasteur du lieu avait placé au-dessus de la porte de l'église ; l'enluminure et les dessins \ti en auraient paru superbes, et, s'il avait su lire, et qu'il eût compris le latin, il en aurait certainement goûté la devise virgilienne que le pinceau du curé avait tracée en matière d'exergue en dehors de l'ovale où les heures étaient écrites ; cette devise se composait de l'inévitable demi-vers :

... Fugit irreparabile tempus,

axiome classique s'il en fut, et que depuis dix-huit siècles les générations se répètent les unes aux autres, sans qu'aucune d'elles en ait jamais fait son profit.

Le bon Césaire ne songeait à rien de tout cela ; il n'était ni latiniste, ni philosophe, mais tout simplement parrain et un parrain bien satisfait ; car le choix de Truphémète, en tombant sur lui, avait donné une nouvelle énergie à la reconnaissance qu'il s'était toujours sentie pour les bons procédés de cette jeune fille ; depuis trois jours il n'avait cessé de songer à elle ; et, en quittant son troupeau pour le baptême, en prenant congé du camarade auquel il confiait ses chères brebis, il n'avait ressenti ni tristesse, ni abattement, il avait même, éprouvé de la joie, ce qui l'aurait bien étonné s'il s'en était aperçu, par jusqu'à, ce jour, son troupeau avait été le plus cher objet de son affection.

Quand il arriva auprès de Truphémète, son coeur battait avec violence ; il adressa à la jeune fille un compliment qui n'avait pas le sens commun ; il marcha gauchement à côté d'elle, ne répondit que par des bêtises aux questions qu'elle lui adressait, l'impatienta vingt fois au moins avant, pendant et après la cérémonie ; il faillit casser les six douzaines d'oeufs que selon l'usage, truphémète offrit à l'accouchée quand on fut revenu de l'église ; enfin le pauvre Césaire joua au naturel, et sans le savoir, le personnage 4'un sot, quipique dans le fond il ne le fût pas.

Truphémète, d'abord aussi contrariée que surprise de l'ineptie inaccoutumée dont Césaire lui donnait des preuves, prit le parti d'en rire, et ne s'en moqua pas moins des jeunes gens qui avaient voulu lui jouer un mauvais tour.

. A dater de cette époque, Césaire, après avoir fait sur lui-même les plus héroïques efforts, réussit à perdre en partie sa timidité ; il parvint à recouvrer auprès de Truphémète son sang-froid, ses vives réparties, sa gaîté ordinaire, et quand il trouvait un camarade assez obligeant pour, surveiller ses brebis, il ne se faisait pas faute de venir passer une soirée entre la jeune paysanne et son père.

Cependant l'hiver approchait, et avec l'hiver arrivait le moment de ramener les troupeaux dans les plaines de la Camargue. Rien n'effrayait tant Césaire que ce moment là ; il aurait souhaité savoir, avant partir, ce qu'il devait craindre ou espérer de Truphémète ; mais il appréhendait presque autant que le jour du départ celui où il lui faudrait révéler ses sentiments à celle qui en était l'objet.

Un soir pourtant, c'était l'avant-veille de son retour vers les plaines de la Camargue, se trouvant avec notre belle orgueilleuse sur les bords du lac du Lauzet, Césaire s'aventura à manifester à la jeune paysanne ses sentiments et son espoir. Truphémète se prit à rire, et jetant les yeux sur le lac :

- Césaire, mon ami, lui dit-elle, vois-tu cette immense étendue que le lac couvre de ses eaux ?

- Je la vois, répondit Césaire, qui ne savait où Truphémète en voulait venir.

- Eh bien, mon ami Césaire, reprit la jeune fille, suppose que, par la puissance du bon Dieu ou avec l'aide de quelque bonne fée, tu parvisses à sécher ce lac, à le couvrir d'un bois d'orangers, de pruniers et de chênes, ou de riches pâturages et d'innombrables brebis ; suppose encore qu'à tout cela tu joignisses une belle maison telle qu'on en voit à Barcelonnette, alors, ami Césaire, tu pourrais songer à m'épouser, ou du moins à me demander en mariage, et moi, si je m'ennuyais dans la maison de mon père, si je trouvais la tienne fort à mon gré, si tes troupeaux me faisaient envie, si tes arbres fruitiers m'étaient agréables, et que ton caractère n'eût absolument rien qui me déplût, peut-être accueillerais-je ta demande et te permettrais-je d'espérer. Jusque-là, mon pauvre Césaire, restons, moi chez mon père, toi près de ton troupeau, et soyons aussi heureux désormais que nous l'avons été jusqu'à ce jour.

A ces mots, Truphémète, s'esquiva en riant et laissa sur les bords du lac Césaire frappé d'étonnement et accablé de désespoir. Quand le premier moment de sa surprise fut écoulé, il regagna lentement la vallée où il avait laissé ses brebis, remercia en peu de mots le jeune paysan qui les lui avait gardées et passa toute cette nuit à déplorer son orgueil et à maudire celui de Truphémète. Dès le lendemain, il fit ses apprêts de départ, et, le jour suivant, il se mit en route pour la Camargue. , "" . "

Cependant, Césaire s'occupait intérieurement de son dernier entretien avec Truphémète ; il s'en occupait beaucoup plus qu'il ne l'aurait souhaité. Malgré lui, le dessèchement du lac lui revenait en mémoire, et il se surprenait quelquefois à dire au fond de son cœur : ,

« Si pourtant le dessèchement de ce lac n'était, pas aussi impossible que Truphémète se l'est figuré ? Si ce, qu'elle a pris pour une plaisanterie pouvait devenir une réalité ?... » .

A force de répéter cette supposition, ils'yfamiliarisa, finit par se l'identifier, et conclut, par son verbiage avec lui-même que, s'il ne faisait de cette supposition une vérité, il devrait renoncer à toute espérance de bonheur. Mais comment s'y prendra-t-il pour atteindre à un pareil but ? Evidemment, aucun de ses compagnons n'est dans le cas de lui donner des

renseignements à cet égard ; et, sans renseignements, que peut-il faire? Il en était là de ses réflexions, quand survint dans l'île de la Camargue un habitant de la vallée de Fours qui venait assister aux noces de l'une de ses nièces; fille d'un riche métayer établi dans, l'île dont nous parlons. Césaire s'empessa de lier connaissance avec le Fournaisien, dont il espérait obtenir les éclaircissements tant désirés. Cet homme était effectivement mieux sn état que tout autre de donner au jeune pâtre les instructions dont il avait besoin. Les Fournaisiens, comme, on le sait, quittent leur vallée quand l'hiver approche ; ils se répandent dans toute l'Europe et en connaissent les moeurs, les usages et les arts beaucoup. mieux qu'un grand nombre de nos-plus habiles voyageurs. Césaire employa donc toute sa sagacité pour faire causer son nouvel ami, et, certes, l n'y eût pas grand mérite ; le Fournaisien, comme tous ceux qui ont visité des contrées lointaines, aimait à raconter ce qu'il y avait vu, ce qu'il y avait recueilli. En. deux jours de conversation, Césaire apprit de M que rien n'était si aisé que de tarir un amas d'eau, même considérable; que cela se pratiquait dans un grand nombre de pays, et qu'il y avait de grandes provinces dont l'existence né datait que de ces dessèchements. Notre jeune berger, tout réjoui de se voir confirmer dans ses plus chères pensées, s'instruisit en peu de temps des notions qui lui étaient nécessaires pour parvenir au dessèchement qu'il rêvait. Quand il se crut suffisamment informé, il allait laisser là son troupeau et partir pour le lac du Lauzet, afin de le dessécher au plus vite et d'épouser Truphémète, lorsque trois petits obstacles l'arrêtèrent subitement.

- iii -

1° De quoi se nourrirait-il pendant qu'il dessécherait le lac ?

2° de quels instruments se servirait-il?

3° quand il aurait desséché le lac, lui en laisserai ton la propriété ?

Sur la troisième de ces questions il fit causer son ami le Fournaisien, et il apprit de lui qu'effectivement il ne pourrait dessécher un lac de cette étendue et en être propriétaire que si M. l'intendant de la province lui en obtenait la concession. Césaire rêva à cette réponse durant trois grandes journées ; la quatrième, il rendit son troupeau au cultivateur qui le lui avait confié, et, le cinquième jour, il disparut.

. Trois ans après, sur la route de Nice à Antibes, roulait ou plutôt volait une élégante berline de voyage escortée de quatre domestiques à cheval. Tout à coup, d'un bouquet d'arbres voisins, partent trois coups de feu ; l'un des chevaux de la voiture s'abat mortellement blessé ; trois des domestiques prennent la fuite, et trois bandits, le pistolet au poing, s'élancent sur la berline pour en dévaliser les voyageurs. Mais hors de la portière se précipite un des voyageurs, un jeune homme, qui, secondé de son quatrième domestique, renverse morts deux des bandits et réduit le troisième à se sauver; cela fait, le jeune voyageur rentre dans la voiture, y fait respirer des sels à une jeune femme évanouie, et la jeune femme reprend ses sens, voit le péril dissipé, et sourit au jeune voyageur... C'étaient le comte et la comtesse de N... qui revenaient de Turin à Paris. Le domestique resté fidèle à ses maîtres était notre ami Césaire. le ci-devant berger eut bientôt dételé le cheval expirant, et dirigé par la bride les deux chevaux qui restaient à la voiture ; bientôt on arriva à Antibes, et là, comme on le pense bien, Césaire fut comblé d'éloges et de remerciements parle comte et la comtesse.

- Mon bon Césaire, ajouta la jeune dame, des remerciements et des éloges sont, il est vrai, choses fort agréables, mais qui ne sauraient nous suffire : nous te devons une récompense ; choisis-la, et, pelle qu'elle puisse être, je m'engage à te l'accorder.

- Madame la comtesse peut fort bien, sans se compromettre, prendre un tel engagement, car, quelque ambitieux que je sois, mes vœux ne sont pourtant pas au-dessus de son pouvoir.

- Parle donc en toute assurance, répliqua le comte de N...

- Monsieur le comte sait que M. le marquis son père est intendant de la Provence ?

- Comment pourrais-je l'avoir oublié?

- Monsieur le marquis n'aurait qu'à vouloir, et il me serait permis de dessécher le lac- du Lauzet et de m'en faire après cela une propriété magnifique.

- Dessécher le lac de Lauzet, mon pauvre Césaire? Mais tu n'y penses pas, tu prendrais une peine inutile.

- Que monsieur le comte me le pardonne ; mais j'ai l'honneur de lui affirmer que j'y pense si bien, que je ne fais pas autre chose depuis trois ans. Quant à l'impossibilité, j'avouerai à monsieur le comte que je n'y crois pas.

La conversation-entre Césaire-et son maître dura encore quelque temps sur ce ton là; mais le domestique était si pressant, il mit tant d'instances dans ses sollicitations, et le maître était si reconnaissant, que force resta au solliciteur. Le comte de N... en écrivit au marquis; le marquis fit les démarches nécessaires, et tout réussit à souhait.

Six mois après la conversation dont nous venons, de rendre compte, Truphémète, alors âgée de dix neuf ans, était assise à la porte de la cabane paternelle, par une belle soirée du mois d'août. Elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille et chantait gaiement un refrain du pays. Tout à coup elle: est interrompue par les pas d'un cheval; elle en aperçoit effectivement un arrivant au trot de son côté, et, sur ce cheval, un jeune homme que d'abord elle ne reconnut pas ; cependant, sans trop savoir pourquoi, elle attacha sur lui ses regards et rougit involontairement en se rappelant les traits - de Césaire. Césaire, par c'était réellement lui, sauta de sa monture, salua Truphémète, qui, après les premiers compliments, s'enquit avec une indifférence affectée de ce que venait faire dans le pays son ancien compagnon de promenade. " .

. - Pas grand chose, répliqua Césaire, rien que dessécher le lac du Lauzet, y planter un bois d'orangers, de pruniers et. de chênes, puis le couvrir de riches pâturages et d'innombrables brebis ; joindre à cela une belle maison, telle qu'on en voit à Barcelonnette ; puis demander à une personne de votre connaissance si elle s'ennuie dans la maison de son père, si elle trouve la mienne à son gré, si mes troupeaux lui font envie, si mes arbres fruitiers lui sont agréables, si mon caractère ne lui déplaît pas, et, supposé qu'à toutes mes questions ses réponses soient satisfaisantes, je prierai alors cette personne de m'accepter pour mari et de partager mon sort.

-r- Desséchez d'abord le lac, répondit en souriant Truphémète, qui prit ce discours pour une plaisanterie ; couvrez d'arbres, de pâturages et de troupeaux l'espace que ce lac occupe à présent ; nous verrons ensuite ce que vous répliquera la personne dont vous parlez.

En ce moment survint le père le Loire; il aç= cueillit cordialement Césaire, l'invita à se rafraîchir et lui offrit même un gîte pour la nuit. Césaire accepta, et, pendant le souper, il répéta à son hôte, non pas tout ce qu'il avait dit à Truphémète, mais seulement son dessein de dessécher le lac: le père le Loire en rit de tout son coeur ; il crut que la tête avait tourné à l'ancien pâtre, et, ne voulant pas le contrarier, il fit semblant d'adopter son projet.

Au bout de huit jours, Césaire en avait déjà commencé l'exécution. Le comte de N... ne l'avait pas laissé partir sans pourvoir abondamment à son existence à venir. Il lui avait fait compter 200 louis par son banquier de Lyon et lui avait assuré une pension perpétuelle de 1,200 livres, payable à Digne chez le correspondant de ce banquier. Avec une partie des 200 louis, Césaire avait acheté un cheval et les instruments qui lui étaient nécessaires -pour opérer le dessèchement, et, à l'époque que nous , venons d'indiquer, il avait déjà commencé, à creuser le canal par lequel il se "proposait de faire écouler les eaux du lac du Lauzet dans la rivière d'Ubaye.

Il travaillait courageusement à cette oeuvre difficile pour tout le monde et plus encore pour un pauvre paysan qui n'avait d'autres moyens d'exécution que ceux que lui prêtaient de grossiers instruments et ses forces naturelles. Truphémète, d'abord par curiosité, avait épié les progrès de la tâche qu'il s'était imposée ; bientôt elle y apporta de l'intérêt; enfin "quand elle vit, à n'en pouvoir douter, que Césaire ne lui avait rien dit qui ne fût rigoureusement vrai, que ce projet de dessèchement n'était pas une chimère, et que le mobile d'une si vaste et si singulière entreprise était la passion que la paysanne avait inspirée à notre héroïque travailleur ; Truphémète sentit son intérêt s'accroître, et bientôt un sentiment plus tendre poindre et se développer dans son coeur. Elle se prenait quelquefois à regretter d'avoir répondu à la demande de Césaire par des prétentions aussi exagérées et dont la réalisation exigeait tant de fatigue et de temps ; quelquefois, au contraire, elle s'en félicitait, car, sans cette exagération, eût-elle jamais connu toute l'étendue de son empire sur le coeur du jeune paysan ?

Les choses allèrent ainsi durant sept années consécutives. Césaire se voyait enfin presque au but où tendaient ses efforts ; seul, il avait réussi à creuser un canal de 120 mètres de longueur et à percer, en le creusant, le roc énorme qui sépare les eaux de l'Ubaye de celles du lac du Lauzet.

- Encore quelques journées de persévérance, et je serai récompensé par un succès éclatant, et les jeunes gens du pays qui, depuis sept ans, se moquent de mon entreprise, ne passeront plus devant moi sans me saluer; ils m'appelleront maître Césaire, peut-être même monsieur Césaire, comme on dit monsieur le curé, monsieur l'intendant, monsieur le gouverneur, et vous, on vous nommera dame Truphémète !...

Ainsi parlait à Truphémète notre bon Césaire, un soir qu'il avait soupe chez le père de la jeune fille. Elle souriait avec bonheur au songe vaniteux dont Césaire la berçait, et elle se voyait déjà dame et maîtresse d'une immense propriété, et ses regards se portaient avec attendrissement sur celui dont l'activité intrépide lui préparait une si magnifique fortune.

- Jusqu'ici, Césaire, lui dit-elle, tout va bien ; mais je m'aperçois avec peine crue, depuis quelque temps, votre santé n'est plus aussi bonne. La mère Berthe, qui s'est chargée de vous apporter chaque jour votre nourriture, ne le fait plus très exactement, et, plutôt que de suspendre votre travail, vous négligez de réparer les forces dont vous prive un travail aussi assidu que fatigant. Mais je n'entends pas qu'il en soit ainsi à l'avenir, et, puisque la mère Berthe ne remplit pas sa tâche, c'est moi qui m'en chargerai, et je commence dès demain..

Césaire fit bien quelques façons pour accepter les offres de Truphémette; mais, comme il grillait d'envie qu'elle persévérât dans cette résolution, il ne s'y opposa que faiblement.

"Dès le lendemain donc Truphémette lui alla porter sa nourriture. Depuis un mois elle s'acquittait de cet engagement, et elle voyait l'ouvrage avancer plus rapidement que jamais. Certain qu'elle remarquerait chaque jour les progrès de son entreprise, Césaire s'y livrait encore plus courageusement que par le passé, et son projet n'était déjà plus regardé dans le canton comme une chimère. On commençait déjà à témoigner au pauvre paysan la déférence et les égards qu'on accorde si volontiers à ceux qui ont réussi. Encore quelques mois,; et l'on y joindra, le respect. Truphémette jouissait avec délices d'un changement qu'elle considérait comme son ouvrage. Elle devenait de plus en plus assidue à suivre les travaux de Césaire; elle lui désignait l'endroit où il devait frapper de préférence, elle le stimulait, et, sous prétexte d'égayer son labeur, elle ne lui laissait pas un instant de repos. Un jour qu'elle était auprès de lui, il se sentit tellement encouragé par sa présence, que rien n'égalait son ardeur. Le pic à la main, il se frayait une route à travers les quelques toises de rocher qui le séparaient encore des eaux du lac.

- Bravo ! lui disait Truphémette, persévérez, et vous arriverez ! Voyez comme de moment en moment diminue l'obstacle opposé aux eaux qui doivent s'écouler par ce canal ! Oh ! certes, ce sera un beau jour que celui de demain, car un léger coup de marteau, donné avec précaution, rompra pour jamais cette barrière...

Elle parlait encore, et Césaire, que ces exhortations mettaient hors de lui, oublia un instant la prudence qui l'avait jusqu'alors inspiré, il frappa tant et si bien le roc, que le roc n'attendit pas au lendemain pour se rompre et pour céder. En un clin d'oeil les eaux du lac eurent envahi le canal, en eurent emporté les débris, les eurent précipités dans l'Ubaye, et, avec ces débris, avec ces flots : furent entraînés et Césaire et Truphémette. Trois jours après, on retrouva sur les bords de l'Ubaye le corps de Truphémette et celui de Césaire : couple infortuné que des qualités aussi éminentes que rares eussent rendu digne d'une destinée moins tragique, d'une fin moins prématurée, si l'un de ces deux jeunes gens avait su modérer son aveugle passion, son insensé dévouement aux désirs les plus exagérés de celle qu'il voulait associer à sa fortune ; si l'autre, moins ambitieuse dans ses vœux, moins avide d'exercer sa domination sur le cœur qui lui était soumis, l'eût un peu moins aimé dans l'intérêt de sa vanité capricieuse, et n'eût point oublié que, dans les affections même les plus légitimes, il n'y a que déception et calamité, si l'on n'épure au feu de la charité divine tout ce que renferment d'alliage les attachements purement humains !

Par Alphonse FRESSE-MONTVAL

Dans la presse littéraire (Paris)

Echo de la littérature, des sciences et des arts

5^{ème} Année

2^{ème} série Tome 6

Paris 1856